

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La passion cuisinée

Réjean Beaudoin

Volume 29, Number 3 (171), June 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31150ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, R. (1987). La passion cuisinée. *Liberté*, 29(3), 90–94.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

RÉJEAN BEAUDOIN

La passion cuisinée

*Babey lance un échange sur le thème nourriture-et-érotisme. Yves et Tina font l'éloge de l'huître, «aiguillon d'une sexualité primitive et sophistiquée, grâce au courant alternatif séduction-répulsion produit par l'informe forme ourlée de sa dentelle noire qui va se contracter à la première goutte de vin blanc, de vinaigre ou de citron. Déjà la salive abonde pour accueillir la créature qui vous transformerait en perle si vous aviez le bonheur d'être une poussière de cailoux». On applaudit.**

* Suzanne Jacob, *La Passion selon Galatée*, roman, Paris, Seuil, 1987, p. 93.

D'abord une sorte de fiévreuse palpitation de l'écriture m'a fait adhérer dès les premières pages au livre qui dégage je ne sais quelle impétuosité. Un texte ne dispose au fond que de quelques instants pour gagner ou perdre la faveur d'être lu. Les libraires lui accordent quelques jours de vitrine pour le bonheur de se vendre. La critique, encore plus pressée, le liquide souvent avant même que l'acheteur l'ait entamé. La littérature, qui penchait naturellement vers l'éternité, vient d'entrer dans la course à la consommation. Le pari de tout écrivain a aujourd'hui affaire à la vitesse. Il faut que les premières lignes captivent et que les premières phrases s'emboîtent parfaitement dans une spirale aspirante dessinée par le fil du récit. Bien sûr, il arrive que la boîte de pandore ne soit qu'un vieux truc de prestidigitateur, un placard illustré où remiser les rêves, un quelconque tiroir à double fond. Il se peut aussi qu'elle recèle des

maux véritables qui seront pris pour des faux, car autrement, qui oserait s'y précipiter la bouche ouverte? Mais quelle que soit la denrée protégée par la couverture, elle doit vite se montrer irrésistible. Non contents de vivre à la course et de manger à la hâte, il faut encore que nous avalions en lisant des vies mises en capsules, des existences accélérées.

J'ai donc dévoré comme un ogre, tout cru, l'os avec, les cartilages entre les dents... C'était bon. Je ne regrette rien, mais je sens comme un malaise m'envahir, alourdi que je suis de ce qui m'avait pourtant paru si léger à engloutir. Que se passe-t-il donc? A quoi riment tous ces crimes de lèse-sobriété? Vais-je en mourir? Les romans les plus clairs ne sont pas les plus fiers. Ma tête se coince comme un noyau dans un œuf, ou plutôt elle se perd comme un grumeau dans l'eau. Mauvaise posture pour écrire un article!

C'est un joli cube en bois peint, une sorte de hochet hermétique à l'intérieur duquel roule une petite bille. Le cube n'est pas plus gros qu'une tête de bébé. Il ne doit être manipulé qu'avec le gant blanc qui l'accompagne (p. 38).

Les mots coulent sans arrêt comme un bain dont personne n'aurait fermé le robinet. Étonnant que la lecture puisse contenir autant sans déborder. Il n'y a plus de sol horizontal au-dessous du décor de l'illusion réaliste qui bascule calmement en territoire subliminal, loin des espaces sublunaires. Attachez vos peintures à vos murs-à-murs. La perspective va changer. La narration est cadrée par Godard (familièrement abrégé en God), l'action se fige ou s'étire en conversations javellisées avant de rappliquer sans crier gare, l'intertexte fait un sort (peu enviable) à Saint-Exupéry entre le Café Laurier et la banlieue de Toronto, pendant que la Galatée du titre (abrégée en Gala) démontre que la passion est un plus dur travail que ce qu'aime en montrer l'étincelle du coup de foudre. N'est pas passionné(e) qui veut. Cette eau-là ne coula qu'en de très vieux aqueducs. Bref la nymphe n'est plus comme un poisson dans un filet de pêcheur.

Jacob (nominatif séculier) écrit couramment la

langue parlée et fait déparler délicieusement la langue écrite. Elle est concise, elliptique et parabolique: pas la moindre verbosité. Pourtant son matériau résonne du bruit étourdissant de sous-conversations. Un lecteur qui ne supporte pas dix minutes d'entretien téléphonique, s'écartant tout à coup de son agenda, se surprendra à savourer ces dialogues transcrits à chaud, sans réchaud, sans apprêt. Le mot cuisine ne remplit pas l'estomac, c'est entendu, mais cette prose micro-ondes vous dégourdit le surgelé des syntagmes, elle vous aromatise le gratin des lieux communs les plus encroûtés. L'ondine n'a pas la langue dans son fourneau. Je ne saurais donner sa recette exacte, mais il y a bien quelques litres de vie en prose dans la sauce, aussi un zest d'impertinence enfantématique et quelques grains d'épices au bagout féministe pour la frime, ou je me trompe fort. Le plat au total n'est pas mijoté: c'est du prêt-à-croquer sous la dent creuse d'un demi-monstre affriolé. Mais attention aux lourdeurs d'après-dîner, si ma petite expérience peut servir à quelque chose!

Les événements, les personnages et les bribes de conversations se télescopent dans un fondu enchaîné dont seules certaines séquences émergeront pour former ce qui s'appelle encore le fil d'une intrigue, le reste se dégradant en une série d'arrière-plans qui reviendront par morceaux plus ou moins complets, plus ou moins articulés au voyage de Gala qui rentre pour un court séjour dans son bocal natal (Montréal) alors qu'elle vit dans le grand aquarium parisien. Plus loin derrière se dérobent ou se profilent le passé de Gala (avant son départ en Europe), son amant Baldwin, son fils Jean-René, son « amie » Sylvie Nord, son père Pigue, son mari, son premier amant Cyrille, un curé celui-là (dont elle rectifie généreusement la fausse réputation de chasteté), sa sœur Titi, etc. A un niveau plus sombre encore jouent les connotations voilées du célèbre mythe de Pygmalion et de Galatée. Gala a donc un père, une sœur, un mari, des amies, des amants, un fils. Bien. Mais tout cela n'a pas fait de Gala ce qu'elle est. Ou plutôt tout cela n'a abouti

qu'à la forme incomplète ou inerte de Gala, une sorte de statue froide mais belle et capable d'inspirer autour d'elle le déchaînement possessif de la passion. Elle provoque le bouleversement des êtres émus par sa surface lisse, et eux se mettent en frais de lui révéler le secret trouble de leur profondeur. Gala est parfaite et ne connaît pas le danger de se perdre dans le tourbillon des abîmes intérieurs. Tous les secrets qui croupissent dans les sujets humains de son admiration (car elle admire beaucoup, faute de savoir aimer) ne l'ont jamais entamée. Le défaut d'animation et l'impassibilité sont chez elle une condition de la perfection. Le manque accède en elle au statut de qualité. Elle envisage les gens sans détourner jamais le regard, elle boit littéralement leur différence ontologique, toute altérité la captive, mais par curiosité désintéressée, par pure virtualité, sans le moindre soupçon du brasier qu'elle tisonne. C'est une voleuse de vie intérieure, mais elle n'entre pas elle-même dans l'intimité qu'elle pille. Elle capte une image, elle la prend, s'en empare, la réfléchit puis disparaît. Elle est égale à l'accélération de sa propre masse en mouvement. («En général, j'ai recours à une équation quelconque pour endiguer les débordements de mon esprit. $F = ma$ peut suffire» (p. 73)). Jusqu'au jour où sa surface bien arrondie vient à redouter le contact d'une entité encore plus superficielle.

Gala rencontre donc, au hasard de son séjour à Montréal, une certaine Babey qui est, il faut bien le souligner, un des personnages les plus réussis du roman. C'est en fait une Gala plus galatéenne que nature, si l'on me suit bien, avec juste ce qu'il faut de différence provocatrice et enjouée, comme la démarcation subtile d'un léger accent sur les lèvres d'une étrangère qui excelle à parler correctement votre langue maternelle. Babey tombe éperdument amoureuse de Gala qui n'en attend rien de moins. Gala commence alors à entrer en contact réfléchi avec sa propre dualité intérieure, laissant Babey après tous les autres à sa passion. Il y a dès lors deux Galas séparées par la vitre d'un autobus Voyageur ou par l'écran de

la réflexion narrative. Et la statue s'anime, devient personnage vivant: le roman aura lieu. Pour le reste, il vaut mieux, je crois, laisser le plaisir de lire aux lecteurs.

Plaisir difficile à avouer, je le confesse, celui d'avoir mordu de si bel appétit un fruit empoisonné. Plus délétère que l'Eguélienne (cette féline d'outremonde), plus subtile que toutes les fées assoiffées (ces castreuses aux longs ciseaux), plus aguerrie qu'un congrès de sémiologues, Gala subvertit les bases de l'identification inhérente au pacte de lecture. Je répudie rétroactivement, sans pouvoir m'en absoudre, la séduction galatéenne qui condamne aux galères le sacré mécanisme de la passion. Le roman renverse l'opérationnalité du mythe en assumant à ses frais la conscience dédoublée qui présidait à son sortilège. La leçon est proprement destructrice. On ne saurait signer de manière plus tranchante la fin du cycle de la passion. Signature équivoque cependant, ambidextre et androgyne. Signature encore marquée secrètement au coin tremblant de la passion? Vision enclose dans le halo halluciné qu'un œil mythologique allume au centre constellé de sa nuit historique? Création d'un nouveau genre de western métaphysique? Épopée terminale de l'art d'aimer, d'Ovide à Woody Allen?...